

10

16Y2
1823
(624)

SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

ANTOINE DOMINIQUE

Baobab



nrf

GALLIMARD

PROCHAINES PARUTIONS :

FÉVRIER :

625. - LE SIGNAL DE DÉTRESSE

(Donald Hamilton)

On discute après.

626. - TU VIENS, SHÉRIF?

(Carter Brown)

Je te montrerai mes empreintes.

627. - UN LOTUS POUR MISS CHAUNG

(J. H. Chase)

La fleur de l'oubli.

DU MÊME AUTEUR

nrf

LE GORILLE VOUS SALUE BIEN
GAFFE AU GORILLE!
TROIS GORILLES
GORILLE SUR CHAMP D'AZUR
LE GORILLE ET LE BARBU
LA VALSE DES GORILLES
L'ARCHIPEL AUX GORILLES
LE GORILLE DANS LE POT AU NOIR
LE GORILLE SANS CRAVATE
LE GORILLE SE MANGE FROID
LE GORILLE EN BOURGEOIS
LE GORILLE CHEZ LES MANDINGUES
POKER-GORILLE
LE GORILLE ET L'AMAZONE
LE GORILLE DANS LE COCOTIER
LE GORILLE COMPTE SES ABATTIS
ENTRE LE GORILLE ET LES CORSES
COUSCOUS-GORILLE
LE GORILLE DANS LA SCIURE
LE GORILLE EN BRETelles
PAUMÉ, LE GORILLE!
LE GORILLE SE MET A TABLE
LE GORILLE BILLE EN TÊTE
LE GORILLE CRACHE LE FEU
LE GORILLE DANS LA VERDINE
LE GORILLE AU FRIGO
LE GORILLE EN PÉTARD
LE GORILLE CHEZ LES « PELOUSEUX »
LE GORILLE SANS MOUSTACHE
LE GORILLE TATOUÉ
LE GORILLE CHEZ LES PARENTS TERRIBLES
LE GORILLE DANS LE CIRAGE
PASSAGE A VIDE (*Services Secrets*)
LE GORILLE EN RÉVOLUTION
LE PAVÉ DU GORILLE
L'HÔTEL DES SANS-CULOTTES
LE GORILLE A DU POIL AU CŒUR
LE GORILLE EN FLEURS
PÉTROLE
LE GORILLE EN EST-IL?
LE MANOUCHE
LE GORILLE A MORDU L'ARCHEVÊQUE
LA PEAU DU GORILLE
TROIS GORILLES SUR UN BATEAU
AU POTEAU
LE GORILLE AUX MAINS D'OR

SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

ANTOINE DOMINIQUE

Baobab



nrf

GALLIMARD
S P

SERIE NOIR
Les Editions de France

ANTOINE DOMINIQUE

Babab



mf

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

© Librairie Gallimard, 1961.

GALLIMARD

I

Pierre Morel, préfet de deuxième classe, directeur de service au ministère de l'Intérieur et, comme tel, peu entraîné aux rigueurs du mauvais temps, attendait que ça passe. Transi, écœuré par les vapeurs de gas-oil, abruti par le ronflement du bulldozer, il constatait, avec satisfaction, que la boule rouge du soleil couchant s'enfonçait quand même dans le Verdon. Heureusement que les jours sont courts, en février. L'épreuve allait donc s'achever !

La grande masse brutale de l'engin sembla rugir pour mobiliser ses dernières forces. Et, brusquement, éclata le silence, ce silence grand comme la mer.

Son frère Jean sauta hors du bulldozer, il éleva le pouce « O. K. » des pilotes et beugla :

— Fini ! Au poil !

Les deux frères se voyaient peu, l'un vivant à Paris, l'autre à Limoens-de-Provence. Mais ils se ressemblaient tellement qu'ils récupéraient leur équilibre complémentaire quand ils se retrouvaient.

Pierre hurla, comme s'il voulait dominer un grand bruit :

— Ça fait du bien, quand ça s'arrête !

Toute la journée, cette horreur jaune avait tellement rugi qu'ils avaient pris l'habitude de crier pour pouvoir s'entendre.

Les ouvriers agricoles dévalèrent la pente au pas de course.

Les frères se réfugièrent derrière un bloc. Dans le silence annonciateur de la tourmente, Pierre eut le temps de glisser à son frère :

— J'espère que tu sais calculer les charges de poudre ?

Jean haussa les épaules. Quelle question ? Comme si tout le monde ne savait pas calculer les charges de poudre !

Trente-cinq ans, mince, le teint hâlé, les yeux gris, le cheveu un peu argent et déjà raréfié, Jean Morel s'était définitivement établi dans ses terres de Limoens, qu'il comptait exploiter. Cependant les droits commerciaux qu'il avait cédés à des compagnies aux reins solides lui valaient des royalties substantielles qui assuraient ses arrières. Brave, mais pas téméraire !

Les mines explosèrent. On vit très distinctement des astéroïdes noirs et sifflants monter dans le ciel et disparaître vers le sud. La Butte-aux-Palombes était ouverte à la circulation des engins agricoles.

Les ouvriers s'égaillèrent vers Limoens. Blême et clos dans le soleil couchant, le village se cramponnait, immobile, sur le sommet jumeau de la Butte-aux-Palombes.

Les Morel prirent le chemin de la « Châtaigneraie », le domaine de Jean, où se dissimulait une

maison biscornue et vieillote, constituée par un groupe de mas réaménagés.

Un grand feu de bois éclairait la salle.

Le robuste Toinou se leva à l'entrée des deux frères; en gilet, chemise sans col, manches retroussées sur des bras ornés de poils longs et roux, il transpirait dans la chaleur ambiante.

— Je m'excuse, fit-il, je vous attendais. Il y a des pierres qui sont tombées sur le toit du domaine Simonal. Ma patronne vous a fait une petite lettre au sujet de la dynamite, la voilà.

Il tendit une enveloppe, que Jean ne voulut même pas ouvrir, expliquant à Toinou :

— Vous direz à vos patrons que je n'y étais pas. Toinou disparut. Pierre demanda :

— C'est ce Toinou-là, qui a des histoires avec sa sœur?

— Je les entends s'engueuler d'ici... On croit qu'ils mènent des vies feutrées à la campagne... Quelle blague!

Ils furent dérangés par Thérèse, la domestique, qui vint leur demander main forte pour chasser l'âne de l'aveugle qui broutait les pelouses de la Châtaigneraie.

Dans l'obscurité naissante, Pierre se tenait sur ses gardes; il redoutait cet animal trop méconnu à Paris. La bête émettait pourtant une rassurante odeur de crottin frais. Les deux frères avaient décidé de lui faire réintégrer son enclos par un trou de la haie, mais l'animal se dérobait aux poussées de Jean, se livrant à de petits sauts imbéciles. Jean parvint cependant à lui saisir une oreille, et, tout en lui parlant avec une tendresse persuasive, il

réussit à lui faire réintégrer son domicile. Les deux hommes restèrent un moment immobilisés devant le trou de la haie, reprenant leur calme, car la chasse à l'âne les avait essouffés. Pierre maugréa quelque chose au sujet des hommes de la terre qui ne savent même pas clore leurs propriétés !

Jean sourit et prit son frère par le bras, remarquant :

— Toi, oui, tu ferais un vrai paysan ! Le bon paysan se reconnaît à la bonne clôture !

Mais il se tut brusquement, car il entendait un bruit de pas sur le gravier, de l'autre côté de la maison.

Jean se précipita et surprit Marion Olivier, sa petite voisine, une orpheline sage, employée au domaine Simonal. Réfugiée dans un taillis de mimosas, elle le regardait arriver, toute ramassée sur elle-même comme si elle était prise en faute. Brusquement elle détala et disparut avant que Jean ait pu la questionner.

Songeur, Jean revenait sur ses pas, quand il aperçut la silhouette de son frère se déplaçant avec précaution sur le blanc de l'allée centrale. D'ailleurs, Pierre lui fit signe de garder le silence.

Les deux frères suivirent l'herbe épaisse qui étouffait le bruit de leurs pas.

Près du château d'eau, ils aperçurent un homme passant sous un arbre. C'était un grand corps qui marchait, allongeant sa jambe comme s'il flairait le sol du pied, avec la lenteur prudente du scaphandrier.

Le fantôme allait-il droit sur un tronc, qu'il se

bloquait tout juste devant l'obstacle, puis le contournait.

Ils le perdirent de vue lorsqu'il se faufila dans la masse des châtaigniers; ils le réaperçurent lorsqu'il ressurgit à l'orée de la carrière.

Pierre et Jean, au sein d'un noir absolu, descendirent une pente très brusque, butant sur de grosses racines, se piquant aux taillis d'épines. L'herbe glissait.

Le personnage fantomatique semblait, lui, se mouvoir avec une facilité singulière. Bientôt la silhouette se détacha, nette, sur le blanc du cube de ciment supportant les vannes de distribution d'eau.

Effleurant le tube noir du bout des doigts, le fantôme — dépourvu de pesanteur — sauta de l'autre côté de la conduite.

En haut du talus, Jean souffla à Pierre :

— Je le reconnais...

Pendant que l'homme palpait un robinet, on voyait son énorme barbe noire déployée comme un éventail. Oui, c'était l'aveugle, Robert Louffiat.

Ils l'entendirent s'étonner à mi-voix :

— Ça, alors...

Les deux frères s'étaient figés. Jusqu'ici, ils n'avaient fait absolument aucun bruit; ils osaient à peine respirer.

Ils ressentaient tous deux une gêne bizarre. Bien que Louffiat se trouvât dans leur propre domaine, le fait de surveiller cet homme, qui ne pouvait les voir, donnait aux deux hommes l'impression de commettre une indiscretion déplaisante, une action d'espionnage au petit pied.

Maintenant que Robert Louffiat s'était assis sur

le ciment, les deux autres voyaient mieux son visage; un gros masque ferme, des cheveux bouclés, une barbe tout autant bouclée, des yeux ouverts pour ainsi dire sur l'éternel. Les aveugles aux yeux ouverts ont des têtes de statues. Ils regardent comme regardent les yeux de pierre aux prunelles creuses.

Louffiat ne bougeait pas. Tout à coup, il lança d'une voix profonde et calme :

— Je suis chez vous. Mais je ne fais rien de mal.

Parole... il avait aussi une voix de statue!

Ni Jean ni Pierre n'osèrent d'abord lui répondre. Qu'il les ait « perçus » leur semblait tellement étonnant que les deux frères n'étaient pas tout à fait sûrs que la réflexion de l'aveugle s'adressât à eux.

— Je sais bien, poursuivit Louffiat, que vous me suivez depuis un moment, monsieur Morel. Je « vois » avec ma peau!

Il eut un petit rire. Toute sa poitrine résonnait comme s'il riait dans un tambour.

— Les aveugles, ajouta-t-il, voient mieux que les autres, la nuit... Faut bien qu'il y ait des avantages!

Jean, un instant démonté, se retrouva et jeta enfin :

— Que venez-vous faire ici?

— Rouvrir l'eau... Depuis deux jours on me l'a coupée...

— Je n'y suis pour rien!

Louffiat répondit :

— Je le sais bien... D'ailleurs je vous ai fait parvenir ma redevance.

Agacé, Jean lança :

— Il ne s'agit pas de redevance ! De toute façon, jamais je ne vous aurais coupé l'eau !

— Bien sûr que non, fit Robert Louffiat. Vous aussi, monsieur Morel, on vous prend pour un excentrique... Alors pourquoi auriez-vous désiré nuire à un autre excentrique ?

— Et vous l'avez rouverte, cette eau ? demanda Jean pour tourner court.

— Inutile, on venait de le faire avant moi !... Une femme, sûrement...

Et il ajouta, de sa voix de bronze, cette observation qui surprit les deux frères :

— Je la « sens »...

Il ne voulut pas être raccompagné jusqu'à la grille.

Les deux frères attendirent que Robert Louffiat eût quitté la Châtaigneraie pour prendre la direction de l'enclos de la jeune Marion Olivier. Il leur semblait intéressant de la questionner...

Jean arriva le premier au niveau de la clôture de Marion. Depuis la route, il en voyait la fenêtre éclairée. Laisant son frère à l'extérieur de l'enclos, il ouvrit la barrière de bois et entra sans faire de bruit.

Il s'approcha de cette fenêtre. De là, Jean voyait tout l'intérieur de la pièce.

Marion, douce et pensive, pelait des pommes de terre. A demi affalé sur la table, en face d'elle, la bouche ouverte pour y faire rentrer la bêtise, son vieux valet rêvait dans la fumée de sa pipe.

Jean toqua au carreau. Le valet ne bougea pas. Marion se dressa avec tant de brusquerie qu'elle

renversa une chaise. Le vieux valet, sans curiosité aucune, porta les yeux sur cette chaise tombée.

Jean toqua une nouvelle fois au carreau et il approcha sa figure de la fenêtre.

Marion, fascinée par ce visage, s'avança et ouvrit.

Jean lui dit simplement :

— Vous êtes sûrement venue rouvrir l'eau chez moi. Alors pourquoi l'aviez-vous fermée auparavant?

Les lèvres de la jeune fille remuèrent, mais il n'en sortit aucun son.

— C'est mal de brimer un infirme, observa-t-il.

Le ton était dur, mais le visage de Jean s'était éclairé.

Et Marion s'entendit répondre :

— Chacun a ce qu'il mérite...

Elle referma précipitamment la fenêtre.

De retour dans la salle, tout près du feu, Pierre, le préfet, regardait les flammes se refléter dans les leggins de son frère, là où elles n'étaient pas crotées. Il observa avec sincérité :

— Moi, je ne pourrais pas vivre ta vie... Ces villageois m'inquiéteraient bien trop!

Jean lui retourna :

— Tu penses cela parce que tu n'as pas l'habitude des types vraiment intéressants!

Thérèse servit l'apéritif et leur remit une nouvelle lettre des Simonal.

— Encore mes protestataires! soupira Jean.

Il parcourut le billet et eut une exclamation :

— Ecoute ça : « *Cher voisin qui manquez de curiosité, la nôtre est grande. Nous serions ravies, ma fille et moi, de vous avoir ce soir, chez nous, à la table familiale. Tout se sait, à Limoens, y compris la visite de monsieur votre frère, que nous serions heureuses de recevoir avec vous...* »

Pierre observa :

— C'est quand même tes voisins, tu devrais y aller.

— Pour me faire coloniser? Jamais!

Pierre répéta :

— Tu ne peux quand même pas ignorer tes voisins... Et des parfumeurs, ce n'est pas tellement ordinaire...

Il prit la lettre des mains de son frère. Dès qu'il y eut porté les yeux, il s'exclama :

— Mais c'est une écriture de star!

— Oui, Mme Simonal est née de Crusdes... Elle le sait bougrement, qu'elle est née de Crusdes!... Depuis que je suis ici, j'ai réussi à éviter ces gens. Ce n'est pas maintenant que je vais commencer les tralalas!

Le feu clair qui avait jusqu'à maintenant illuminé la pièce venait de tomber. Une obscurité douce et chaude les enveloppait. Ils sirotaient en silence, satisfaits en profondeur de se retrouver l'un près de l'autre.

Jean observa :

— Tu devrais bien rester quelque temps à la Châtaigneraie. Tu te plairais.

— Je ne suis pas mûr pour vivre comme ça, répondit Pierre.

Et il demanda après un silence :

— Les gens du pays t'ont accepté?

— Ça commence, oui...

— C'est gai!

Jean lui retourna :

— L'es-tu, accepté, toi, dans ton ministère?

— La question ne se pose pas!

— Eh bien, lui fit Jean, ici, elle se pose. Et quand elle est favorablement résolue, ça fait plaisir!... Mais il faut vivre à Limoens pour le comprendre...

— Je vois, s'esclaffa Pierre, bientôt les bêtes sauvages viendront manger dans la main de mon frère!

Thérèse entra dans la salle et annonça :

— Monsieur, il y a une demoiselle qui voudrait vous voir.

Les deux hommes, intrigués, se levèrent et suivirent la domestique.

Dans la cuisine, ils tombèrent face à un petit être arrangé à la Zizi Jeanmaire, une fillette maigrichonne et jolie.

Elle jeta :

— Je viens chercher la réponse...

Elle eut un clin d'œil un peu apache :

— Je vois que vous ne comprenez pas... Voyons, je suis Jacqueline, l'enfant prodigue!... Il est vrai que vous ne m'aviez jamais vue auparavant...

Instinctivement, Jacqueline s'adressait à Pierre, probablement parce qu'il était mieux vêtu. Elle lui demanda :

— Vous êtes M. Morel?

Pierre lui répondit, se désignant, puis désignant son frère :

— Nous sommes tous les deux M. Morel!

Elle pointa son index sur lui :

— Je comprends, c'est vous le préfet !

Après quoi, elle les dévisagea l'un et l'autre avec amusement, remarquant :

— C'est drôle, comme vous vous ressemblez ! Je vous ai vus aujourd'hui, depuis ma fenêtre. Bing ! Bang ! la dynamite, les cailloux qui volent !... Patastras ! des tuiles brisées sur le toit de la maison !... Eh bien, moi, je suis Jacqueline Simonal, ex-étudiante aux Beaux-Arts et, depuis quarante-huit heures, bouclée dans le domaine de mes parents !... J'ai sauté par la fenêtre de la cuisine pour venir vous voir. Je savais que maman vous avait envoyé un mot... Oh ! venez ! Venez donc ! Papa est en voyage pour quinze jours. Si vous saviez ce que je m'embête, à la maison...

Et plouf ! elle avait déjà disparu par la porte restée entrouverte.

Pierre, charmé, cria dans la nuit :

— On viendra !

Puis il se tourna vers Jean :

— Va t'habiller !

Jean secoua la tête :

— Jamais !

Pierre insista :

— Voyons, tu ne vas pas vivre en sauvage !

Thérèse suggéra de son côté :

— Le poulet aux olives ne sera pas perdu. Je le ferai réchauffer demain.

Mais Jean coupa, buté :

— Quand je dis non, c'est non !... Ces gens m'embêtent...

II

Jean rêvassait, assis devant le feu, qui lui grillait la figure. Le soir, il se plongeait souvent dans une torpeur de fatigue et de cafard.

Pierre se leva avec peine, il bâilla puis jeta à son frère :

— Alors, on s'y rend, à cette invitation?... Il faut se décider maintenant. On n'arrive pas chez les gens passé neuf heures du soir.

Jean ne répondit rien.

Pierre vint s'accoter au siège de son frère :

— Les Simonal m'intriguent... Et tu as le bourdon, Jean...

— Si tu n'aimes pas le cafard, n'en dégoûte pas les autres !

Jean Morel n'avait jamais été tout à fait sociable, c'est pourquoi il était parti très jeune s'installer en Nouvelle-Calédonie. Malheureusement, les îles peu ou prou enchantées se comportent toujours comme de toutes petites villes de province, mais sans recours, sans évasion possible, car tout autour il y a la mer. Donc cette même insociabilité avait déterminé Jean à revenir en France, d'abord à Paris et enfin à Limoens.

Pierre reprit :

— Cette petite Jacqueline Simonal devrait te plaire, pourtant... Elle n'est pas conventionnelle ! Ça pourrait faire une amie pour toi.

Jean lui balança un œil plutôt vache.

Pierre se rattrapa aussitôt :

— Quand je dis « amie », je veux dire « copain », « camarade » !... Moi, j'aime mieux les femmes qui se couchent facilement... Tu comprends, pour un célibataire endurci comme moi, les femmes...

La fin de cette phrase fut entièrement perdue pour la postérité !

Jean, l'unique auditeur, ne l'avait pas écoutée. Son frère l'agaçait lorsqu'il embouquait les lieux communs du célibataire vantard et impénitent ! Or, Jean avait la faculté de ne pas entendre ce qui ne l'intéressait pas. Dans ces moments-là, son esprit décrochait...

Pierre, qui le connaissait bien, se leva doucement et quitta la pièce...

Quelques minutes plus tard, Pierre réapparaissait en smoking !

Jean grinça :

— T'es beau comme un litre...

Pierre jeta :

— Eh bien, moi, j'y vais, à ce dîner... Et j'aurais l'air imbécile si j'arrivais sans toi... Va t'habiller...

Jean eut un gémissement de détresse.

Ils s'y rendirent à pied. Dans la nuit froide,

calme et claire, leurs pas faisaient grand bruit, sur le chemin de terre battue.

La demeure des Simonal, attablée à une cuvette de pelouse, semblait flotter dans un brouillard de lait. On l'éclairait aux projecteurs, à la mode « Son et Lumière ».

Ils passèrent la haute grille. La clarté diffusée par ces projecteurs, le silence glacé donnaient à l'ensemble des constructions un aspect à la fois strict et irréel. La pierre de taille blanche, le fronton massif, le jardin peigné, le bosquet tiré au cordeau, tout cela représentait des gros sous, une fortune d'orgueil.

Dans le grand hall, un maître d'hôtel blême et gros, dont les yeux jetaient des lueurs d'huître, les accueillit.

A peine furent-ils installés dans le salon doré, que Mme Simonal mère entra, majestueuse comme une banquise constellée de diamants. Sa fille, Marthe, grande, blonde, un peu femme-cheval, survint derrière.

Il y eut un bref silence, celui de l'examen mutuel. Puis vinrent les convenances outrées des gens du monde.

Mais à peine un verre avait-il été servi que les deux femmes disparaissaient !

Jean s'était tassé dans son fauteuil, méfiant, défiant.

Pierre ricana :

— Elles te font peur ?

Ils se turent. Une porte cachée sous une tenture venait de se décoller doucement du chambranle, laissant paraître la figure de Jacqueline, l'enfant

ANTOINE DOMINIQUE



624

Baobab

Un baobab est un bel arbre, qui donne une belle ombre, mais c'est un arbre solitaire.

Ce baobab-là vivait lui aussi en solitaire, isolé de ses semblables par son infirmité : il était aveugle. Mais son ombre s'étendait loin, et bien des jolies filles venaient s'y réfugier.

Évidemment, ça ne plaisait pas à tout le monde.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

